

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Octobre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1992, tome 88, p. 185-188

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Octobre

"C'est en vain que je vois les arbres toujours verts.

Qu'une funèbre brume l'ensevelisse, ou que la longue sérénité du ciel l'efface, l'an n'est pas d'un jour moins près du fatal solstice. Ni ce soleil ne me déçoit, ni l'opulence au loin de la contrée ; voici je ne sais quoi de trop calme, un repos tel que le réveil est exclu. Le grillon à peine a commencé son cri qu'il s'arrête ; de peur d'excéder parmi la plénitude qui est seul manque du droit de parler, et l'on dirait que seulement dans la solennelle sécurité de ces campagnes d'or il soit licite de pénétrer d'un pied nu. Non, ceci qui est derrière moi sur l'immense moisson ne jette plus la même lumière, et selon que le chemin m'emmène par la paille, soit qu'ici je tourne le coin d'une mare, soit que je découvre un village, m'éloignant du soleil, je tourne mon visage vers cette lune large et pâle qu'on voit pendant le jour.

*Ce fut au moment de sortir des graves oliviers, où je vis s'ouvrir devant moi la plaine radieuse jusqu'aux barrières de la montagne, que le mot d'introduction me fut communiqué. O derniers fruits d'une saison condamnée ! dans cet achèvement du jour, maturité suprême de l'année irrévocable. **C'en est fait.***

*Les mains impatientes de l'hiver ne viendront point dépouiller la terre avec barbarie. Point de vents qui arrachent, point de coupantes gelées, point d'eaux qui noient. Mais plus tendrement qu'en mai, ou lorsque l'insatiable juin adhère à la source de la vie dans la possession de la douzième heure, le Ciel sourit à la Terre avec un ineffable amour. Voici, comme un coeur qui cède à un conseil continuel, le consentement ; le grain se sépare de l'épi, le fruit quitte l'arbre, la Terre fait petit à petit délaissement à l'invincible solliciteur de tout, la mort desserre une main trop pleine ! Cette parole qu'elle entend maintenant est plus sainte que celle du jour de ses noces, plus profonde, plus riche : **C'en est fait !** L'oiseau dort, l'arbre s'endort dans l'ombre qui l'atteint, le soleil au niveau du sol le couvre d'un rayon égal, le jour est fini, l'année est consommée. A la céleste interrogation cette réponse amoureusement **C'en est fait** est répondue".*

Oeuvres poétiques, Pléiade, pp. 52-53.

Ce poème en prose de Claudel¹, paru dans *Connaissance de l'Est*, commence par "C'est en vain que je vois les arbres toujours verts."

Cette première phrase contient, pour ainsi dire, la cellule germinale du poème. Elle évoque quelque chose — "arbres verts" — qui aussitôt se trouve aboli — "c'est en vain" —. Même toujours verts, les arbres ne parviennent pas à nier le déclin et la mort de l'année. Car le temps s'écoule inexorablement, avec ses alternance d'obscurité — "funèbre brume" — ou de lumière — "longue sérénité" —, il tend à plonger êtres et choses dans les ténèbres et l'inexistence. Ni le soleil, ni l'opulence ne réussissent à tromper le regard du poète : partout règne une imperceptible présence de la mort. Tout demeure ainsi comme en suspens et voué au silence. La nature semble gorgée de vie, parvenue à sa plénitude : point suprême qu'un rien pourrait faire basculer, car la vie et la mort s'y confondent ; on n'y peut donc pénétrer qu'en se dépouillant de tout.

Comme la nature — dans toutes sa splendeur, mais éphémère — le poète tourne le dos au soleil : quelque chose a changé et lui murmure, où qu'il aille, l'indicible d'une imminence douloureuse.

Le poème nous situe à l'autre bout de l'année, dans la même situation, mais inversée, que dans *La Cantate à trois voix*. A cet égard, combien la relecture de cette œuvre magnifique nous aiderait à bien saisir, ici, la pensée du poète. La pensée ? Sans doute ; mais surtout l'extrême sensibilité à la beauté du monde, si prégnante, si poignante dans sa fragilité, qui regorge cependant d'une mystérieuse plénitude. Le monde n'est-il pas ce "mélange fragile à chaque seconde palpité de l'être et du néant" ? (*Le soulier de satin* II,8)

"Ce fut au moment de sortir..." On dirait que l'image se renverse. Au début du poème, les arbres toujours verts ne pouvaient empêcher le regard intérieur de contempler l'approche imminente du "fatal solstice".

Maintenant, le poète quitte la demeure grise et verte, verte et noire des oliviers, lourds de fruits, et voit "s'ouvrir devant [lui] la plaine radieuse." De même que le sens complet d'une phrase se livre à l'instant où se tait celui qui parle — c'est alors le silence qui déborde de signification — ainsi de la

¹ Il se trouve en Chine et a 28 ans.

nature : parvenue à son terme, irrévocablement condamnée, elle offre avec ses derniers fruits, le sens de sa "mort".

"Car il faut que le mot passe afin que la phrase existe, il faut que le son s'éteigne afin que le sens demeure.

"Il fallait que celui que j'aime mourût

"Afin que notre amour ne fût pas soumis à la mort..."

(*Cantate... Parfums*)

Le poète pénètre au cœur du paysage, dont il reçoit la secrète signification : "c'en est fait". Il entend le "tout est accompli" de la nature autant que de l'homme. En effet, comment ne pas songer aux dernières paroles d'Anne Vercors, à la fin de *La jeune fille Violaine* (deuxième version).

"Maintenant c'est fini.

"(...) Et maintenant voici le soir, et le soleil ramène les hommes et les animaux comme avec une main.

"(...) J'ai fini ma journée : j'ai semé le blé et je l'ai moissonné et dans ce pain que j'ai tous les enfants ont communié.

"A présent j'ai fini.

"(...) Je vis, sur le seuil de la mort ! et une joie inexplicable est en moi !"

Peu avant, il disait:

"Mais moi, je suis pareil aux bœufs qui labourent les champs de la terre, d'un pas égal à celui des constellations.

"Ma vie a été réglée par les astres, j'ai fait ma tâche comme le soleil.

"(...) Je me suis uni à la nécessité, et maintenant je voudrais m'y dissoudre.

"La paix, pour qui la connaît, la joie

"Et la douleur y entrent pour des parts égales.

"Ma femme est morte. Violaine est morte. C'est bien."

Oui, "c'en est fait."

Si, au début, toute verueur, toute beauté, si le soleil et l'opulence étaient irrémédiablement menacés et conduits à l'abolition, voici que, maintenant, une fois encore, le mouvement est renversé.² L'hiver, ni les vents, ni les gelées, ni les inondations ne tortureront la nature : car, entre le ciel et la terre, il y a la tendre complicité d'un amour ineffable.

² Ces renversements d'images visent à insinuer délicatement le sens du moment suprême, instable, "crucial" où se trouve la nature et que le poème décrit.

Le poète voit, il entend dans ce qu'il contemple, la grande leçon : à quoi bon la vie, si ce n'est pour être donnée ? Le ciel donne la vie à la terre et celle-ci restitue au ciel la vie, marquée de tout ce qu'elle est. La mort devient alors non pas la ruine, mais l'ouverture, le "délaissement", l'offrande et le don.

Certes, le don n'est pas facile ni spontané ! Il est le fruit d'un consentement, patiemment, longuement sollicité. Mais, une fois accordé ce "délaissement à l'invisible solliciteur de tout", la paix envahit l'être qui comprend : "c'en est fait" : il se réjouit des noces enfin pleinement accomplies, pleinement fécondes, pleinement réalisées.

Un instant interdit, bouleversé par la splendeur éphémère du monde, le poète, qui s'interroge douloureusement, découvre dans une paix sereine — comme l'arbre qui s'endort dans l'ombre — la splendeur plus émouvante encore où conduisent le don et le détachement et l'abandon tendrement sollicités non moins que tendrement consentis.

Gabriel Ispérian